DISSERTATION N° 23.

SUR

L'HYSTÉRIE;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 22 janvier 1820, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR M. J. M. DELAMAIRE, de Bonne-Main,

Département d'Ille-et-Vilaine;

Bachelier ès-lettres de l'Académie de Paris.

« *Sexcentarum ærumnarum innumerarumque calamitatum auctorem esse uterum, Democritus in epistolâ ad Hippocratem missâ.* »

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1820.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Examinateur.*
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUÈLIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN, *Président.*
M. MOREAU, *Examinateur.*
M. ROYER-COLLARD, *Examinateur.*
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN, *Examinateur.*
M. ORFILA, *Examinateur.*

Par délibération du 9 décembre 1798 l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU MEILLEUR DES PÈRES,

A LA PLUS TENDRE DES MERES.

A qui dois-je l'offrande de mes premiers travaux, si ce n'est à vous, ó mes bons parens, qui m'avez comblé de tant de bienfaits ? Daignez l'agréer comme un faible gage de mon respect, de mon amour et de ma vive reconnaissance.

AMICISSIMO MEO LAUDEQUE DIGNO PRÆCEPTORI,

NECNON

VERÈ SAPIENTI MEDICO, DOCTORI DOLÆ,

J. B. DENOUAL.

Hoc venerationis et grati animi publicum testimonium

DICAT, VOVET, CONSECRAT

AMANTISSIMUS OBSEQUENTISSIMUSQUE ALUMNUS

M. J. M. DELAMAIRE.

DISSERTATION

SUR

L'HYSTÉRIE.

Considérations générales sur la nature et le siége de cette maladie.

Le mot *hystérie* a été emprunté de la langue grecque pour désigner une maladie dont la dénomination a été singulièrement variée par les auteurs qui en ont traité. Les uns ont donné à la même maladie le nom d'*hystérie*, d'*hystéricie*, d'*ascension de la matrice*, de *suffocation utérine*, de *passion hystérique*; les autres celui d'*hystéricisme*, d'*étranglement de l'utérus*, d'*affection utérine*, et enfin celui d'*épilepsie* et de *vapeurs utérines*. Le mot *hystérie* nous paraît mieux convenir, parce qu'il exprime l'idée qu'on y attache, et parce qu'il a été consacré par l'usage. L'hystérie est une affection distincte, *sui generis*. Telle fut l'opinion générale des premiers maîtres de l'art, et même de tous les médecins, pendant plusieurs siècles. Cette maladie est extraordinairement commune, et, l'on peut dire, une des plus fréquentes des maladies chroniques; il y a très-peu de femmes, excepté celles qui se livrent à des travaux pénibles, qui n'en soient attaquées; aussi *Sydenham* disait-il: *Hic morbus, si calculum pono, chronicorum omnium frequentissimè occurrit.*

L'hystérie semble avoir été connue de tous les temps; elle est, en effet, un résultat de la loi commune à tous les êtres animés de ce sentiment général, qui porte l'un et l'autre sexe vers une union intime. Néanmoins cette affection paraît avoir été moins connue dans le moyen âge du monde, mais plus violente que dans les siècles modernes; elle est également plus rare chez les femmes de la campagne, et ce qu'elle perd en fréquence, elle le gagne en intensité. Comme toutes les affections, celle-ci présente beaucoup d'anomalies dans son cours; d'abord elle peut se montrer sous une infinité de formes diverses; elle peut imiter presque toutes les maladies qui assiégent le genre humain : alors, si le médecin n'a pas beaucoup de sagacité et d'expérience, il se trompera aisément, et attribuera à une maladie essentielle des symptômes qui appartiennent uniquement à l'affection hystérique. Ensuite cette affection varie quant à sa cause, à la rapidité de son développement, à son intensité, et à la succession progressive des paroxysmes, à sa durée, à sa résistance aux moyens curatifs; et à ses terminaisons, enfin à ses diverses complications.

Outre ces différences, il existe encore des modifications relatives aux individus : l'âge, le tempérament, les habitudes physiques et morales, la nature particulière de la cause, la sensibilité spéciale, peuvent aussi modifier les phénomènes de l'hystérie.

Cette maladie, de nature nerveuse, a son siége dans la matrice; elle consiste dans un trouble nerveux, dans l'exaltation de la sensibilité organique de ce viscère, presque toujours sans aucune altération de son tissu; les accidens qui se manifestent hors de l'utérus sont les résultats d'une action sympathique; ce sont les nerfs de cet organe qui influent le plus sur tout le système nerveux de l'économie animale; dans un petit nombre de circonstances, celui-ci peut être affecté primitivement, et peut modifier à son tour l'action nerveuse, ou la sensibilité de l'utérus : de là la division de l'hystérie en idiopathique et en sympathique.

Comme toutes les maladies, dont nous ne connaissons point encore la nature des causes, l'hystérie a fourni matière à une foule

d'hypothèses répandues dans un grand nombre d'ouvrages ; quand on rapproche les diverses opinions des auteurs qui ont écrit sur cette maladie, on voit avec peine les plus grands génies faire de vains efforts pour découvrir la vérité dans la multitude des phénomènes variés qui caractérisent l'hystérie, vulgairement appelée *vapeurs*. Les différentes routes que chacun a suivies nous le témoignent évidemment.

Quoi qu'il en soit, la plus ancienne description que nous possédions sur l'hystérie est celle qui nous a été donnée par *Hippocrate*; mais elle est loin d'être parfaite, à cause, il est vrai, de l'erreur où était le père de la médecine sur la possibilité de l'ascension de la matrice vers le foie et le diaphragme. Il pensait que l'étouffement qu'éprouvent les femmes hystériques était produit par la présence de cet organe vers les parties supérieures, et c'est d'après cette opinion qu'il a appelé cette maladie *suffocation hystérique*.

Galien s'efforce plutôt de pénétrer dans l'obscurité de cette affection, pour en expliquer les phénomènes étonnans, qu'à nous en donner une véritable description. Cependant il rapporte une partie des causes qui lui donnent naissance, et qui se font encore observer de nos jours. Il a avancé que l'hystérie provenait de la suppression du flux menstruel, ou de la rétention de la semence ; il considère cette dernière cause surtout comme produisant des effets violens chez les femmes d'une faible constitution, et détériorées, qui mènent une vie oisive et sédentaire, qui, étant habituées à se livrer sans réserve aux plaisirs de l'amour, viennent tout à coup à en être privées.

Les modernes, ayant des connaissances plus profondes et plus étendues en anatomie, ont fait voir l'erreur où étaient *Hippocrate* et *Arétée*, qui regardaient l'utérus comme un animal errant dans le bas-ventre, aux fureurs duquel était due la nombreuse série de phénomènes hystériques. *Aétius*, *Paul d'Egine*, *Mercurialis*, ne voulant point aller contre cette idée, répètent, comme par écho, ce que ces deux grands maîtres ont écrit sur l'hystérie. Ils disent tous,

d'un commun accord, que cette maladie attaque de préférence les jeunes femmes lascives et voluptueuses, celles qui se sont rendues stériles par quelques médicamens; ils ne se contredisent nullement aussi sur le traitement de cette maladie; car ils disent, d'un ton d'assurance, que le spécifique remède se trouve dans la nature, et ils terminent quelques-unes de leurs observations par donner aux jeunes femmes attaquées d'hystérie le conseil de se marier.

Si, par de vains raisonnemens, par des explications frivoles, sur l'essence et la nature de l'hystérie, les anciens ont donné dans l'erreur, ils nous ont laissé des vérités incontestables que le temps ne pourra détruire; on est mécontent seulement que, parmi eux, quelques-uns n'aient point distingué les accès de cette maladie d'avec la syncope et la fureur utérine. *Forestus* est le premier qui fit voir la différence qui existe entre ces deux maladies, et qui fit connaître les symptômes propres à chacune d'elles. Cependant, dans les observations curieuses et intéressantes qu'il cite, on le voit avec peine suivre fidèlement l'opinion de *Galien*, regarder la suppression des règles et la rétention de la semence comme l'unique cause de l'hystérie.

Une jeune fille, très-adonnée aux plaisirs de l'amour, ayant beaucoup d'embonpoint, d'une stature moyenne, fut prise d'un accès d'hystérie très-violent; ses règles coulaient irrégulièrement; l'accès durait depuis une nuit et un jour, lorsqu'on fit venir *Forestus*. Elle entendait, mais elle ne pouvait proférer aucune parole; elle pleurait, elle riait de temps en temps. Il commanda des frictions aux extrémités inférieures; il lui fit respirer l'odeur de plumes brûlées et de l'assa-fœtida; ces moyens furent inutiles. *Forestus* prit alors le parti de lui faire frotter la vulve avec un liniment composé d'huile de lis, de musc et de safran; l'accès fut suivi d'une prompte terminaison. Il prescrivit aussitôt à la malade un peu de castoréum dans une infusion de fleurs de camomille; il la purgea, et lui conseilla de se marier.

On n'est pas plus heureux, en parcourant les ouvrages des modernes, quand on veut se faire une idée juste et exacte de l'hystérie;

on les voit, esclaves de leur théorie, nous laisser dans leurs écrits les trompenses illusions dont ils se sont abusés, et nous transmettre pour la vérité les rêves de leur imagination.

Sydenham, appelé à juste titre l'*Hippocrate* anglais, appuie son opinion sur le cours irrégulier des esprits animaux, qu'il fait voyager dans divers organes, où il établit ensuite le siége de l'hystérie.

Willis partage l'opinion de *Sydenham*, et, comme lui, pense que l'ataxie des esprits animaux est l'origine commune de l'hystérie et de l'hypochondrie, dont il ne fait consister la distinction seulement que dans la différence des sexes. *Tissot* croit que dans l'extrême mobilité du système nerveux, trop excité ou trop affaibli, réside le principe de l'hystérie. *Pomme*, croyant avoir fait une grande découverte, veut apprendre à l'univers entier qu'il a enfin dévoilé les secrets de la nature en affirmant que la cause immédiate des vapeurs consiste dans la tension, l'éréthisme et le racornissement des nerfs. Les praticiens de nos jours sont plus réservés que les anciens sur l'explication vraie ou fausse des maladies; ils se renferment dans les bornes du doute, et s'occupent plus à décrire les symptômes d'une maladie, à en donner une histoire exacte et détaillée, qu'à passer un temps précieux à les définir.

L'observation, l'expérience, l'analyse, feront maintenant connaître comme des écueils les grandes erreurs qui, pendant si long-temps, mirent des entraves aux progrès des sciences, surtout de la médecine.

Après l'état de doute dans lequel on se trouve lorsqu'on a parcouru les auteurs qui ont traité la matière qui fait le sujet de cette dissertation, on doit recourir à l'excellente histoire que nous en a donnée *Hoffmann*. Elle laisse peu de chose à désirer. L'auteur fait surtout la distinction importante de l'hystérie et de l'hypochondrie, dont il divise les causes en prédisposantes et en excitantes. Il paraît fondé à croire que la matrice est l'organe dans lequel siége la cause prochaine des vapeurs. Ce n'est pas sans fruit que l'on peut consulter *Cullen*. Seulement, sa théorie ne s'accorde pas toujours avec l'expérience;

mais enfin, pour avoir une idée juste et parfaite de l'hystérie, libre du vain étalage d'une explication systématique, il faut la puiser dans le savant et judicieux auteur de la Nosographie philosophique, qui en donne un exemple complètement isolé de toute autre maladie nerveuse.

Les nosographes ont très-peu varié sur le rang qu'ils ont assigné à l'hystérie ; *Sauvages* et *Vogel* la placent dans les spasmes ; *Cullen* et le professeur *Pinel* la rangent dans les névroses ; avec ce dernier nous la placerons dans la classe des *névroses*, ordre *vésanies*, genre *névroses de la génération*, *espèces névroses génitales de la femme*.

Causes de l'Hystérie.

Les causes de l'hystérie, comme celles de toutes les autres maladies, peuvent être divisées en prédisposantes et en efficientes.

Causes prédisposantes. Il n'est personne qui ne conserve en soi une prédisposition particulière pour être affecté d'une maladie plutôt que de telle autre ; c'est pourquoi la constitution des femmes leur donne une disposition à être affectées de maladies convulsives ; le mode de vie de l'utérus qui est si singulier, et qui lui est propre, met en elle une disposition particulière à des maladies de même genre. Ces dispositions, générales ou particulières, sont fréquemment héréditaires ; très-fréquemment aussi elles sont accidentelles. L'époque de la vie où cette maladie est plus familière, est de dix-huit à trente-cinq ans ; il est extrêmement rare qu'avant la puberté les jeunes filles en soient atteintes. Les femmes exercées et pléthoriques, surtout celles de la campagne accoutumées au travail, qui sont plus robustes dans un âge avancé que les femmes délicates des villes ne le sont dans leur jeunesse, y sont rarement sujettes. Aussi les femmes des anciens Scythes ne furent jamais sujettes aux vapeurs, parce que, comme nous l'apprend *Hippocrate*, elles étaient élevées à l'exercice des armes, et ne se mariaient qu'après avoir tué trois

ennemis. Tous les médecins conviennent, au contraire, que les femmes qui habitent les grandes villes, et qui vivent dans la mollesse, étant par cette raison d'une nature plus faible et plus délicate, sont plus susceptibles d'ébranlement et d'irritation. La vie molle, voluptueuse et sédentaire que mènent les unes, les passions violentes auxquelles les autres se livrent sans mesure, principalement à l'amour, à la colère, à l'ennui, à la jalousie; celles qui sont maigres, d'une constitution cachectique, qui ont des leucorrhées fréquentes, y sont plus exposées et en sont plus fréquemment atteintes. Les longues abstinences, les évacuations immodérées, surtout les grandes pertes de sang, la suppression des règles et des lochies, fournissent ordinairement aussi les causes de cette affection.

Les climats chauds, les pays montueux, marécageux, les régions les plus civilisées, sont les endroits où cette maladie exerce plus rigoureusement son empire. Jusqu'à présent les plus grands observateurs ne font point mention que cette maladie ait été ni endémique, ni épidémique, ni contagieuse.

Causes efficientes. Elles ont souffert beaucoup de contradictions; chaque auteur qui a écrit sur cette maladie, en a marqué une particulière. *Sydenham* établit pour cause immédiate le cours irrégulier des esprits animaux, *spirituum ataxia. Hoffmann* l'attribue à la tension spasmodique des nerfs, provenant du vice de la matrice chez les femmes, *motus nervorum ex uteri vitio. Raullin* reconnaît le même vice, qu'il appelle *sensibilité du genre nerveux* ou son *irritabilité;* il y joint en même temps l'obstruction particulière de chaque viscère du bas-ventre. Il en est d'autres qui se perdent dans l'expérience de *Sanctorius*, au sujet de la transpiration insensible, et qui accusent cette excrétion, etc. Je n'entreprendrai point de discuter ici leurs opinions; je dirai seulement que les causes efficientes agissent d'une manière directe ou indirecte sur la matrice.

Toutes les puissances dont l'action peut modifier et changer les fonctions ordinaires à la matrice, sont rangées dans cette classe.

Celles qui agissent d'une manière directe, sont, ou la ménorrhagie ou la leucorrhée, qui, par son abondance ou par un certain degré d'acrimonie, devient fréquemment un principe d'irritation ; ou la liqueur séminale qui peut être altérée sous le même rapport; le chatouillement, l'irritation du clitoris, du vagin, qui se communique à la matrice; des embarras quelquefois momentanés, quelquefois continus dans l'utérus et ses dépendances, sont des principes d'hystérie assez fréquens.

Parmi les causes efficientes qui agissent d'une manière indirecte, sont une passion violente, un accès de colère, un ressentiment comprimé, une nouvelle affligeante, un chagrin secret et continu, une jouissance attendue qui n'est point satisfaite, la vue de certaines personnes qui sont un objet constant d'affection, et même de haine, en général toutes les passions qui portent à l'âme. Il ne faut pas non plus s'étonner si les principes odorans exercent une action si prompte sur la matrice; car, sous ce rapport, elle semble s'approprier un des attributs du cerveau, celui d'avoir des affections pour certaines odeurs, et particulièrement pour les fétides, et une répugnance très-prononcée pour celles qui flattent plus agréablement notre odorat : en effet, les fumigations faites avec les substances qui contiennent les dernières, augmentent le spasme, tandis que les autres le diminuent ordinairement.

A ces causes on peut ajouter celles qui sont produites par les promptes vicissitudes de l'atmosphère, par les mauvaises qualités de l'air que l'on respire, par l'application subite et imprévue des corps froids sur la peau, la suppression des règles ou de quelques autres évacuations accoutumées, de quelques principes acrimonieux, de quelques humeurs métastatiques.

Symptômes et marche de la maladie.

Marche. L'hystérie n'offre rien de constant et de régulier dans sa marche. Elle se manifeste ordinairement par paroxysmes ou accès,

séparés par un intervalle d'autant moins long que leur durée est plus courte : c'est ainsi que, lorsque de semblables crises ne durent que quelques minutes, la malade est exposée à des rechutes plusieurs fois par semaine, et même par jour. Ces accès sont plus ou moins violens, et peuvent varier dans leur durée, depuis quelques minutes jusqu'à deux ou trois heures, et même six ou huit jours. Lorsqu'ils se prolongent, il y a ordinairement des instans de rémission, pendant lesquels les malades parlent tantôt avec justesse, et tantôt en divaguant; elles crient, elles pleurent, elles rient, et présentent quelquefois des symptômes de nymphomanie, surtout si parmi les assistans il se trouve des hommes qui ne leur soient point indifférens. Quand l'accès est à peu près terminé, elles jouissent de leur état de santé habituel; cependant elles éprouvent des lassitudes, des douleurs contusives dans les membres, dans le dos, disant qu'il leur semble qu'elles aient été rouées de coups de bâton, état qui n'est que l'effet de la vive contraction musculaire. Si l'hystérie est la suite d'un amour malheureux, comme cela s'observe le plus ordinairement, tout l'intervalle des accès se passe dans la tristesse, la morosité, les rêveries. Néanmoins il est bon d'observer que ces accidens nerveux, que l'on appelle *vapeurs* dans le monde, sont provoqués et amenés, dans plus d'une circonstance, avec connaissance de cause; je veux dire qu'il y a plus d'une femme qui ont des attaques de nerfs à leurs ordres, lorsqu'il s'agit de faire consentir à telle fantaisie ou à tel caprice. Mais, comme il s'en faut de beaucoup que cette maladie se montre avec le même caractère de bénignité, je vais m'efforcer de décrire les phénomènes qui l'accompagnent, en admettant trois degrés, ainsi que l'ont fait plusieurs praticiens à la tête desquels je me plais à nommer le professeur *Pinel*. D'abord je ferai précéder les symptômes précurseurs.

Phénomènes physiques. Lorsque l'invasion arrive lentement, il se déclare une espèce de trouble dans tout l'organisme; la malade devient lente et paresseuse dans toutes ses actions; ses joues sont flasques, tombantes; elle a des bâillemens, des pandiculations, des hoquets,

des borborygmes; elle éprouve une chaleur plus ou moins vive dans différentes parties du corps, à laquelle succède un froid plus ou moins sensible, qui lui-même n'est que transitoire; elle éprouve aussi des étourdissemens, des vertiges, des sifflemens dans les oreilles, des céphalalgies violentes, des douleurs sourdes sur les côtés du nez, qu'*Arétée* attribue aux vaisseaux sanguins qui pénètrent ces parties; il y a des engourdissemens dans les membres, une grande faiblesse des cuisses; le visage pâlit et rougit alternativement. On remarque ordinairement un besoin pressant d'uriner; les urines rendues sont claires, limpides; les dents font quelquefois bien mal à cause du resserrement des mâchoires. *Sydenham* a souvent observé une salivation analogue à celle qui a lieu chez les femmes qui font usage des mercuriaux. On voit survenir des nausées, et quelquefois des vomissemens de matières verdâtres et porracées, le dégoût, la perte d'appétit, quelquefois une ardeur du pharynx et de l'œsophage, avec difficulté d'avaler; l'estomac ainsi que les intestins sont distendus et douloureux au toucher, par l'effet des gaz, qui se développent d'autant plus facilement que ces organes ont perdu une plus grande somme de vitalité. On remarque quelquefois une sorte de voracité au lieu d'anorexie; très-souvent une constipation opiniâtre, ou bien une diarrhée affaiblissante ont lieu. Le système lymphatique peut éprouver quelque atteinte du désordre général, ce qui devient apparent par l'engorgement des ganglions. En un mot, pendant l'accès toutes les fonctions peuvent être plus ou moins altérées.

Phénomènes moraux. La sensibilité morale se trouvant exaltée, la moindre cause affecte vivement les malades; la langueur, la mélancolie, la tristesse, sont peintes sur leur visage; elles répandent abondamment des pleurs involontaires, poussent des éclats de rire avec aussi peu de sujet; elles éprouvent des angoisses, des instans de véritable délire. La maladie de l'esprit est peut-être plus grave que celle du corps chez les femmes hystériques, nous dit *Sydenham*; elles s'abandonnent sans raison à la crainte, à la colère, à la jalousie, aux

soupçons injurieux ; enfin les passions les plus violentes se manifestent quelquefois ; elles ne peuvent souffrir la joie de ceux qui les environnent ; d'un jour à l'autre elles aiment et haïssent les mêmes personnes, des rêves affligeans et lugubres troublent leur sommeil et les tourmentent pendant la nuit.

Premier degré. Une gêne dans la respiration se fait observer, il y a commencement d'engorgement dans le système veineux cérébral, qui donne lieu à un état de stupeur. *Arétée* dit à ce sujet, *venæ somniferæ cordis vitium participantes affliguntur, undè capitis gravitates cum novo quodam sopore adveniunt.* L'invasion de l'accès a lieu le plus souvent par des palpitations de cœur, qui sont quelquefois si violentes, qu'on peut les entendre auprès des personnes maigres. Plusieurs sont incommodées du battement des artères temporales ; une douleur plus ou moins forte siége sur quelques points de la tête, c'est ce que l'on nomme le *clou hystérique ;* d'autres sont incommodées par une toux sèche qui devient quelquefois convulsive, par une hémoptysie, par des hoquets. On sent encore des battemens au ventre que l'on rapporte à la céliaque, à la mésentérique supérieure, ou à l'aorte. Presque toutes les femmes sujettes à cette maladie sentent un gargouillement, des douleurs et des tiraillemens dans les entrailles, et même des plus vives. Dans ces circonstances plusieurs ont le ventre dur et élevé ; elles y sentent le mouvement de bas en haut d'une sorte de boule qui semble partir de la matrice, qui se porte d'un côté à l'autre de l'abdomen, et fait refouler vers l'estomac une chaleur plus ou moins vive, ou un froid glacial : c'est la boule hystérique des auteurs. Cette boule monte ensuite quelquefois jusqu'à la gorge, où elle s'arrête et séjourne un temps indéterminé, pendant lequel le larynx et le cou sont comprimés de manière à augmenter encore la gêne de la respiration, et ainsi une sorte d'étranglement et de suffocation. Il paraît évident que la sensation d'une boule douloureuse est due à une contraction spasmodique du canal alimentaire, laquelle commence dans la cavité iliaque gauche

vers l'S romaine du colon, et de là se propage le long du tube intestinal jusqu'au pharynx. L'haleine des malades est tantôt froide, tantôt chaude, la respiration rauque, stertoreuse, sifflante ; la chaleur quelquefois forte ; d'autres fois c'est un sentiment de froid glacial; la poitrine est élevée et déprimée alternativement; il semble aux malades qu'un cercle comprime le contour cartilagineux des côtes, phénomène dont la cause réside dans le diaphragme. Pendant l'accès le ventre est en général comprimé contre la colonne vertébrale, surtout vers la région ombilicale, qui offre une dépression marquée ; quelquefois il se gonfle par l'effort des flatuosités qui se développent dans les intestins, qui sont obligés d'y séjourner à cause de le contraction du sphincter de l'anus. Le visage rougit, pâlit, les extrémités deviennent froides ; le pouls est ordinairement petit, serré et irrégulier.

Deuxième degré. Dans celui-ci, les symptômes propres à cette affection se font sentir avec un certain degré d'énergie, et ne laisse plus aucun doute sur le caractère de la maladie. Le gonflement de la poitrine, du cou et de la face devient plus considérable ; la gêne de la respiration est portée jusqu'à la suffocation; le refroidissement des extrémités, surtout des pieds, est extrême; le pouls obscur, presque insensible; la perte de connaissance n'est plus douteuse. Bientôt la malade semble se réveiller de cet état de léthargie pour se livrer à des mouvemens désordonnés. Des spasmes de tous les muscles soumis à la volonté se font observer, ainsi que des contorsions des membres, du tronc et de la tête. On voit quelquefois les malades se frapper fortement la poitrine. Au sortir de toutes ces extravagances, la malade se trouve dans le plus profond anéantissement.

Troisième degré. Dans ce dernier les malades perdent bientôt la connaissance et le sentiment ; la circulation et la respiration sont presque absolument suspendues; ces deux fonctions ne sont pres-

que plus sensibles pour les sens du médecin; la chaleur animale paraît presque entièrement éteinte; il y a pâleur, insensibilité, immobilité, mort apparente, et quelquefois réelle, ce qui arrive néanmoins très-rarement: ce n'est qu'une asphyxie nerveuse qui peut durer deux ou trois jours, et même quelquefois plus long-temps, et donner lieu au plus affreux de tous les malheurs, en rangeant au nombre des morts des personnes vivantes. Malheureusement les auteurs en citent trop d'exemples. Je rappellerai entre autres celui du grand *Vésale* qui, voulant disséquer le prétendu cadavre d'une femme qui depuis long-temps était dans un pareil état (la fin de son accès approchait sans doute) se plaignit vivement au premier coup de scalpel, ce qui causa une double frayeur à l'anatomiste. *Asclépiade* fut plus heureux, il rencontra le cadavre d'une femme que l'on portait au tombeau: il s'en approcha, et reconnut qu'elle n'était qu'en syncope. *Pline* le naturaliste rapporte qu'une femme grecque resta sept jours dans un état de mort apparente, après lesquels on la trouva vivante.

La femme d'un colonel anglais (milady Roussel) était si tendrement aimée de son mari qu'il ne put se persuader qu'elle fût morte. Il la laissa dans son lit beaucoup au-delà du temps prescrit par l'usage du pays; et quand on lui représenta qu'il était temps de l'enterrer, il répondit qu'il brûlerait la cervelle à celui qui serait assez hardi pour vouloir lui enlever le corps de sa femme. Huit jours se passèrent ainsi sans qu'il se présentât aucune trace d'altération sur le corps, mais aussi sans le moindre signe de vie. Quelle fut la surprise du mari qui lui tenait les mains qu'il baignait de ses larmes, lorsqu'au son des cloches d'une église voisine, milady se réveille comme en sursaut, et se levant sur son séant dit: Voilà le dernier coup de la prière, allons, il est temps de partir. Elle guérit parfaitement et vécut encore long-temps. (Extr. du Journal des savans, ann. 1745.)

De pareils exemples ne devraient jamais échapper de la mémoire des praticiens, afin de prévenir les fâcheux accidens qui peuvent arriver aux personnes sujettes à cette maladie, en leur donnant une sépulture trop précipitée.

Terminaison de l'accès. Elle peut avoir lieu de la manière suivante : les yeux s'ouvrent, la malade semble sortir du plus profond sommeil ; elle reprend insensiblement l'usage de ses sens et de ses facultés intellectuelles, le pouls se développe, la chaleur animale, en se distribuant uniformément dans toutes les parties, les ranime ; l'état d'éréthisme qui gênait l'accomplissement des fonctions fait place à un relâchement qui permet aux excrétions de reprendre leur cours. C'est le temps des pleurs involontaires, des envies fréquentes d'uriner, d'une évacuation plus ou moins abondante, de matière muqueuse par le vagin, etc.

Terminaison de la maladie. Elle peut arriver, d'une manière spontanée, par la diminution graduée des accès, soit que l'on ait éloigné les causes, soit que l'on ait changé le régime, ou enfin les dispositions physiques ou morales. Il n'est pas rare de voir cette affection se prolonger jusqu'à l'âge critique; et alors on lui voit succéder d'autres affections aussi pénibles, telle que la paralysie, l'asthme convulsif, etc. Dans quelques cas, l'hystérie conduit à l'hypochondrie, à la nymphomanie; en général, l'on peut dire qu'elle se termine rarement d'une manière funeste, et que si la mort arrive, ce n'est que dans le troisième degré.

Complication. L'hystérie peut se compliquer avec plusieurs maladies d'avec lesquelles il est facile de la distinguer; mais les complications qui présentent le plus de difficulté dans leur diagnostic sont celles qui ont lieu avec l'hypochondrie, et l'épilepsie, dont je ferai bientôt le parallèle.

Diagnostic. Il est facile de l'établir d'après tout ce que nous avons dit: toujours ses bases doivent reposer sur la réunion plus ou moins grande de symptômes; il faut s'aider en outre sur les causes et la marche de la maladie, comme aussi sur la constitution du sujet, et les circonstances qui ont précédé ou dans lesquelles il se trouve, en

suivant l'exemple de *Sydenham* qui dit que, toutes les fois qu'une femme le consultait, si, après un examen exact de son état, il ne pouvait acquérir une connaissance parfaite de sa maladie, alors il lui demandait si les maux qu'elle éprouvait acquéraient plus de force et d'intensité lorsqu'elle était tourmentée par quelques peines ou chagrins : une réponse affirmative suffisait à *Sydenham* pour ranger cette maladie dans la classe des maladies hystériques. Le sentiment d'une boule dans la région hypogastrique est regardé, par M. le professeur *Pinel*, comme un signe infaillible et certain de cette maladie.

Différence entre l'Hystérie et l'Hypochondrie.

Un tempérament bilieux et mélancolique, une vie sédentaire et livrée aux travaux du cabinet, une imagination ardente, et un jugement actif, qui porte aux combinaisons des idées les plus abstraites et aux projets les plus vastes; enfin au caractère dûr, sombre, jaloux, soupçonneux, susceptible de l'ambition la plus étendue et de la haine la plus implacable, telles sont les dispositions qui exposent en général les hommes à l'hypochondrie. L'hystérie, au contraire, qui succède presque toujours au trouble des fonctions de la génération, ou de celles qui sont exclusives au sexe, se rencontre ordinairement chez les femmes douées d'une vive sensibilité, qui, en leur formant un caractère changeant et enjoué, a rassemblé dans leur cœur tout ce qui existe de sentimens doux et affectueux, de manière à écarter l'ambition, la jalousie, la haine, en un mot, toutes les passions concentrées, si propres au développement de l'hypochondrie. « Les passions douces, dit *Roussel*, sont les plus familières à la femme, parce qu'elles sont les plus analogues à sa constitution physique; l'attendrissement et la compassion, la bienveillance et l'amour sont le sentiment qu'elle éprouve et fait naître le plus souvent. Chacun sait qu'une bouche faite pour sourire, que des yeux tendres et animés par la gaîté, que des bras plus jolis que redoutables, et un son de

voix qui ne porte à l'âme que des impressions touchantes, ne sont point faits pour s'allier avec des passions haineuses et violentes. »

L'hystérie attaque les femmes d'une manière instantanée, et offre dès le début des symptômes les plus violens, tandis que l'hypochondrie se fait remarquer par la lenteur de son développement. La première présente des accès plus ou moins longs, plus ou mois fréquens, dont tous les phénomènes cessent entièrement au bout d'un certain temps, pendant que l'hypochondrie offre le caractère d'une maladie continue avec des exacerbations. Le son de la musique, la compression des artères carotides, la morsure d'une sangsue, une odeur fétide, ont quelquefois mis fin aux accès hystériques, et jamais ces moyens n'amènent de pareils résultats pour les paroxysmes de l'hypochondrie. Suivant l'auteur de la Nosographie philosophique, l'hypochondrie est caractérisée par des maux imaginaires, des terreurs paniques et par la tension des hypochondres; et il est prouvé par l'observation que les convulsions, le clou hystérique, la perte de la parole, la suspension des fonctions intellectuelles, le trismus, ne se remarquent que dans l'hystérie. En dernière analyse, l'hystérie se guérit assez facilement par un traitement méthodique. La guérison de l'hypochondrie ne s'obtient en général que rarement et à la longue, même par les moyens le plus sagement administrés.

Différence entre l'Hystérie et l'Epilepsie.

Ces deux maladies, qui semblent se confondre sous le rapport de l'invasion brusque de l'accès, et de l'abolissement des facultés intellectuelles, qui arrivent dans quelques cas d'hystérie, peuvent cependant être distinguées par plusieurs caractères. Pendant l'accès, les épileptiques ont le pouls plus grand qu'avant l'invasion. Les femmes hystériques, dans les attaques violentes, ont le pouls très-petit, souvent insensible ou ondulant : voilà une marque distinctive qui caractérise les deux affections, et qui établit déjà une grande différence. La plupart des hystériques sont pâles dans leur souffrance;

les épileptiques, au contraire, passent à une grande rougeur, et même à une couleur violette presque noire. La respiration est suspendue chez les premières; les derniers respirent manifestement. Les épileptiques tombent dans l'endroit où ils se trouvent, en poussant des cris étouffés accompagnés de convulsions; les hystériques ne sont point prises de convulsions aussi rapidement, l'accès n'est pas aussi foudroyant. Assez souvent elles en sont averties par des phénomènes précurseurs. L'accès croît par degrés plus ou moins prompts. On le calme, disent *Aétius* et *Arétée*, en appliquant sur les parties naturelles et sur l'hypogastre des substances odorantes. Ces moyens n'apportent aucun soulagement aux épileptiques; ceux-ci perdent absolument l'usage des sens, et ne se souviennent point de ce qui s'est passé, ni de ce qu'ils ont souffert; les hystériques, au contraire, font un détail ordinairement très-circonstancié de ce qu'elles ont entendu. Dans l'hystérie, comme l'observe *Celse*, les yeux ne sont point tournés, la bouche n'est point écumeuse : *neque oculi vertuntur, nec spumæ profluunt.* Les accès d'épilepsie vont pour l'ordinaire en s'aggravant, tandis que l'hystérie, au bout d'un certain temps, s'affaiblit et disparaît, ou dégénère en d'autres affections, telles que coliques, spasmes,. etc. Enfin on ne voit pas plusieurs accès d'épilepsie se succéder dans un même instant, ainsi que cela s'observe fréquemment pour l'hystérie.

Prognostic et traitement.

On sait bien, sans que je le dise, que cette maladie est fort opiniâtre, très-difficile à guérir, mais qu'en général elle n'est pas fort à craindre; cependant on peut mourir dans le paroxysme. Lorsque l'accès ne dure pas long-temps, cette maladie a une grande tendance à se renouveler. L'intervalle entre chaque accès est presque sans aucune incommodité. Lorsque l'évacuation menstruelle ou toute autre, a amené la terminaison de l'accès, on juge que sa cause est légère,.

on a alors l'espoir de guérir la malade. Mais lorsque les symptômes continuent et qu'ils ne se terminent pas par quelque évacuation, alors, persuadé que cette persévérance dans les accidens est entretenue par un vice organique de la matrice ou de ses dépendances, comme l'autopsie l'a plusieurs fois démontré, on n'a aucun espoir de guérison. Souvent la maladie se termine par l'hydropisie, le marasme, la consomption. Les femmes cachectiques, qui dans un âge avancé sont atteintes de cette maladie, en guérissent difficilement.

Pour établir le traitement qui convient à cette singulière affection, deux grandes indications s'offrent à remplir : 1° guérir l'accès, combattre le paroxysme; et 2° en prévenir le retour. Avant de remplir l'une et l'autre, il faut se rappeler que ce ne sera qu'en remontant aux causes de l'hystérie, en étudiant le tempérament, et surtout en ayant égard à l'intensité de la maladie, que l'on pourra se servir avec avantage de moyens curatifs ou de conseils salutaires.

Les remèdes propres à diminuer la sensibilité nerveuse rempliront la première indication, et peuvent être puisés dans trois sources principales : des moyens moraux, des lois de l'hygiène, enfin de la partie des médicamens. Quand une femme est prise d'hystérie, ou près d'avoir une attaque, on enlève tous les objets qui pourraient devenir cause de contusion ou de blessure; on voit ensuite s'il n'existe aucune ligature trop serrée; on lui procure l'accès d'un air frais, des substances alcoholiques ou des vapeurs fétides, en brûlant sous le nez des malades des plumes, des vieux cuirs, l'assa-fœtida. On soustrait tout ce qui peut renouveler les affections pénibles de l'âme, soit la vue d'un homme, soit la présence d'une autre femme qui excite en elle de la jalousie. On administre pendant l'accès, ou dans l'intervalle, les potions calmantes, antispasmodiques, narcotiques; tels sont l'éther sulfurique à la dose d'un demi-gros et plus, dans quelques onces d'eau distillée de fleurs d'oranger, de cannelle, de mélisse ou de menthe; le sirop d'éther, deux ou quatre gros; toutes les demi-

heures on en donne une cuillerée ; la teinture d'assa-fœtida à la dose de quinze à vingt gouttes dans une potion antispasmodique. M. le professeur *Pinel* a fait cesser des accès d'hystérie en donnant un gros de cette gomme résine dans un lavement. La liqueur minérale anodine d'*Hoffmann*, dix à vingt gouttes ; le musc, dix à quinze grains ; le castoréum. Les opiacés à la dose d'un à deux grains ; l'opium gommeux, le sirop diacode, le laudanum, peuvent encore être employés avec beaucoup de succès. Les linimens narcotiques, les lavemens de même nature, les fumigations aromatiques, les fomentations avec le vinaigre sur la région épigastrique, des frictions sèches sur toutes les parties du corps, et principalement celles des extrémités, si vantées par le grand *Boerhaave*, devront être mises en usage. Certains auteurs ont proposé une pratique dont *Sauvages* fait mention, mais que doivent proscrire les bonnes mœurs : *Clitoridis titillatio a barbitonsore impudico instituta paroxysmum solvebat.*

Si l'hystérie est due à l'effort ou à la suppression du flux menstruel, il faut favoriser cette fonction par toutes les ressources appropriées à cette circonstance ; on recommande alors une vie active, l'exercice ; on insiste en outre sur les bains de siége, les pédiluves animés ; on a recours aux saignées de pieds, aux applications de sangsues à la vulve, moyen si efficace pour rétablir le cours des règles, si précieux pour entretenir la santé et pour prévenir le retour de cette maladie. Enfin on secondera ces agens extérieurs par des infusions légères et aromatiques, comme un thé de fleurs de tilleul et de feuilles de menthe ou d'armoise avec un peu de safran. Quand au contraire la suppression des règles est due à une atonie, on a recours au régime restaurant ; on emploie les toniques comme les infusions aromatiques, le vin de quinquina, d'absinthe et antiscorbutique, celui de gentiane. Quand on prescrit les moyens de diversion, on prend en considération le caractère individuel. En effet, telle aimera les bals, les grandes sociétés, la comédie, un autre les promenades soit en voiture, soit à cheval, soit à pied, etc.

Dans les cas de coliques accompagnées de diarrhée, de vomissemens, on aura recours aux lavemens gras, aux potions huileuses, adoucissantes, mucilagineuses. Pour les insomnies opiniâtres, on use des hypnotiques, que l'on associe toujours aux antihystériques. Le clou hystérique cède par l'emploi des corps froids sur la tête. La toux convulsive, le hoquet seront apaisés par les bains, les fomentations sur le ventre et par l'usage des boissons adoucissantes.

Si tous les accidens qui ont lieu dans le premier et le second degré se guérissent spontanément, ou cèdent à l'emploi de quelques-uns de ces moyens, il n'en est pas de même de ceux qui se manifestent dans le troisième degré : je veux parler de cet état dans lequel les fonctions vitales sont presque suspendues; c'est alors qu'il faut avoir recours aux irritans les plus énergiques, par exemple, les vésicatoires, les sinapismes, les ventouses sèches au ventre, aux cuisses ; les lavemens irritans, purgatifs, hystériques. On a encore conseillé la ligature des extrémités, la compression des artères temporales.

Lorsque le médecin est parvenu à calmer le paroxysme, et qu'il l'a enfin entièrement combattu, il doit faire ensuite tous ses efforts pour en empêcher le retour, en mettant en œuvre tous les moyens que l'art possède. D'abord le meilleur moyen est d'éloigner les causes qui ont coutume de provoquer ces accès, ensuite de conseiller aux malades un bon régime, en proscrivant tous les alimens de difficile digestion; tels sont les farineux non fermentés et les légumes secs: au contraire, un pain bien fermenté, les viandes tirées des animaux qui ne vivent que d'herbe, les jeunes volailles doivent faire le fond de leur nourriture; les herbes potagères doivent en faire l'assaisonnement. Il faut craindre les aromates, qui excitent l'estomac, de même que le café, le thé, le chocolat; comme aussi les différentes pâtisseries et les mets artistement préparés. Le choix de la boisson ne demande pas moins d'attention : le plus grand nombre donnent la préférence au vin ; mais l'expérience, l'oracle de la vérité, nous dé-

montre que cette liqueur, qui est pleine d'esprits ardens par la fermentation qu'elle a éprouvée, est généralement contraire aux personnes vaporeuses; et à plus forte raison doit-on leur proscrire les autres liqueurs, qui ont pour base l'esprit de vin. L'eau serait donc la seule boisson : elle délaye suffisamment et tranquillement les alimens, en excitant l'appétit, selon *Hippocrate*.

Une nourriture salutaire, une boisson convenable ne suffisent pas ; les malades doivent y joindre une vie active et régulière, un exercice modéré ; il faut qu'elles se rappellent continuellement cet oracle de *Celse*, que le travail fortifie le corps, et que l'oisiveté l'énerve : *otium corpus hebetat, labor firmat.* Un exercice modéré récrée, réjouit l'esprit, chasse l'ennui, rétablit l'harmonie entre les solides et les fluides. On engage les malades à éviter le refroidissement, à porter des tissus de flanelle sur la peau ; on leur fait envisager les avantages d'une température douce et égale. Le médecin doit avoir aussi pour but de prévenir les causes morales d'où dérivent ordinairement les paroxysmes. Il conseillera donc d'éviter la colère, passion qui accélère la circulation, et jette ainsi le trouble dans la machine ; de se prémunir et de se tenir en garde contre la frayeur subite, qui, faisant tout à coup impression sur le genre nerveux, y cause une contraction spasmodique ; elles doivent éviter les travaux de l'esprit, se garantir du chagrin, qui chasse le sommeil, ôte l'apétit, et s'oppose aux plus puissans remèdes ; fuir les inquiétudes, les embarras, l'envie, la jalousie, etc. Mais elles doivent faire leurs délices des entretiens de leurs amis, vivre tantôt à la campagne, et tantôt à la ville ; ne pas s'occuper trop long-temps à contempler la même chose, mais chercher la diversité des objets pour se récréer l'esprit, et le détourner de tout ce qui peut rappeler l'idée de vapeurs. Le mariage enfin a souvent plus fait que tous les autres remèdes.

On peut encore éprouver un certain degré de crainte et de terreur. Dans l'histoire de l'académie pour l'année 1752, on rapporte

l'exemple d'une hystérique qui fut guérie par une grande frayeur qu'on lui causa à dessein d'éprouver si une révolution subite ne pourrait pas lui être salutaire. De même le grand *Boerhaave*, voulant arrêter les funestes effets de l'épilepsie qui se communiquait, pour ainsi dire, épidémiquement dans un hôpital, fit apporter un réchaud plein de charbon ardent, et dit qu'il cautériserait avec un fer rouge quiconque ferait paraître les symptômes de la maladie qu'il voulait détruire. On assure que cet expédient lui réuissit à souhait.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Mensibus copiosioribus prodeuntibus, morbi contingunt : non prodeuntibus, ab utero fiunt morbi. *Sect.* 5, *aph.* 57.

II.

Mulieri ab uterinâ passione vexatæ, aut difficulter parienti, sternutatio superveniens, bonum. *Ibid.*, *aph.* 35.

III.

Morborum alii ad alios benè aut malè se habent, et ætates quædam ad tempora, et regiones, et victus. *Sect.* 3, *aph.* 3.

IV.

In purgationibus talia sunt ducenda, qualia etiam sponte prodeuntia utilia sunt : contrario autem modo prodeuntia, sistenda. *Sect.* 4, *aph.* 2.

V.

Omnia secundùm rationem facienti, et non secundùm rationem evenientibus, non ad aliud transeundum, manente eo quod ab initio visum est. *Sect.* 2, *aph.* 52.